

COMÉDIE
HÉROÏQUE

FRUITS DU NÉANT

FERDINAND BRUCKNER



éditions THEATRALES
Maison Antoine Vitez

Comédie héroïque

Fruits du néant

Le théâtre de Ferdinand Bruckner aux Éditions Théâtrales
avec la Maison Antoine Vitez, sous la direction de Laurent Muhleisen

DANS LA COLLECTION « DES CLASSIQUES »

1. *1920 ou la Comédie de la fin du monde. Harry* (traduction Henri Christophe),
Annette (traduction Ruth Orthmann), février 2013

2. *Maladie de la jeunesse* (traduction Henri Christophe et Alexandre Plank),
Les Criminels (traduction Laurent Muhleisen), juillet 2013

3. *La Créature* (traduction Jean-Louis Besson et Henri Christophe), *Les Races*
(traduction Henri Christophe), juin 2014

4. *Les Libérés* (traduction Silvia Berutti-Ronelt et Hélène Mauler), *Le Combat
avec l'ange* (traduction Laurent Muhleisen), mars 2015

5. *Comédie héroïque* (traduction Éric Dortu), *Fruits du néant* (traduction Ruth
Orthmann et Alexandre Plank), septembre 2016

DANS LA COLLECTION « EN SCÈNE »

Les Criminels (traduction Laurent Muhleisen), 2011

Ferdinand Bruckner

Comédie héroïque

Traduit de l'allemand (Autriche)
par Éric Dortu

Fruits du néant

Traduit de l'allemand (Autriche)
par Ruth Orthmann et Alexandre Plank

éditions
THÉATRALES
| *Maison Antoine Vitez* |

Créées en 1981, les Éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Des classiques » propose des œuvres du répertoire français ou étranger dans des traductions nouvelles résolument littéraires et tournées vers la scène actuelle. Son exigence scientifique tend également à accompagner les lecteurs dans une démarche de découverte.

Direction éditoriale : Pierre Banos et Jean-Pierre Engelbach.

Ce livre a reçu l'aide à l'édition « Scènes étrangères » de la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale. Ce programme soutient la publication de textes du répertoire étranger, classiques et contemporains, choisis en raison de leur intérêt tant pour l'histoire du théâtre que pour la scène. Conformément à l'esprit de la Maison Antoine Vitez, les traducteurs se sont donnés pour mission d'être fidèles à la lettre de l'original, dans une langue pour la scène de théâtre.

Direction éditoriale : Jean-Louis Besson.

La traduction de ce livre a reçu l'aide à la traduction du ministère fédéral autrichien de l'Enseignement, des Arts et de la Culture.

Heroische Komödie in Drei Akten © 1939-1942 et *Früchte des Nichts* © 1949-1951, succession Ferdinand Bruckner représentée par Gustav Kiepenheuer, Bühnenvertrieb, Berlin, pour la langue originale.

© 2016, Éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-84260-648-0 • ISSN : 1950-2303

En couverture : Ernst Ludwig Kirchner, *Absalom spricht Recht an seines Vaters Statt*, gravure sur bois, 1918.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique des textes de ce recueil, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de Gustav Kiepenheuer, Bühnenvertriebs-GmbH, Schweinfurthstraße 60, D-14195 Berlin (Dahlem), info@kiepenheuer-medien.de pour l'auteur, et auprès de la SACD pour les traducteurs. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Comédie héroïque

En trois actes

Traduit de l'allemand (Autriche)
par Éric Dortu

Personnages

GERMAINE DE STAËL

BENJAMIN CONSTANT

FRANÇOIS, *serviteur*

LE MARÉCHAL BERNADOTTE

LE COMTE DE NARBONNE

LE SOUS-LIEUTENANT ROCCA

LE CRIEUR DE JOURNAUX

DES INVITÉS, DES VOIX

La pièce se déroule à l'époque de la gloire et de la chute de Napoléon I^{er}.

Acte I

Scène 1

Chambre de Germaine à Paris.

Germaine assise à son bureau. Constant allongé sur un canapé.

GERMAINE.- (*lit des épreuves.*) « Sous prétexte qu'il soumet l'Europe à sa domination, un empereur peut-il vraiment s'imaginer qu'il a fondé les États-Unis d'Europe ? Cet empereur se trompe. » (*à Constant*) Ce qui va agacer le plus Napoléon, c'est que, dans tout le livre, je ne l'appelle pas une seule fois par son nom.

(Constant bâille.)

(Germaine poursuivant sa lecture) « Nous voulons, nous aussi, les États-Unis d'Europe – mais pas les tiens, mon Empereur. Nous regardons avec nostalgie du côté de l'Amérique. » Tu m'écoutes ?

Constant joue avec ses lunettes.

GERMAINE.- « L'Amérique où treize États indépendants viennent juste de s'unir, en toute liberté. » Et voici maintenant une bonne formule, écoute bien !

CONSTANT.- Je me demande si je dois épouser mademoiselle Charlotte von Hardenberg.

GERMAINE.- (*rit et continue à lire.*) « Et l'éclat de cette liberté est bien plus grand que toute la gloire d'une majesté auto-couronnée. »

CONSTANT.- Car il faut bien qu'enfin je me marie.

GERMAINE.- Mademoiselle Charlotte von Hardenberg est une bécasse.

CONSTANT.- Ma foi, une bécasse, si tu veux.

GERMAINE.- Pourquoi faut-il qu'enfin tu te maries ?

CONSTANT.- Parce que je ne te supporte plus.

GERMAINE.- Crois-tu qu'une bécasse soit plus facile à supporter que moi ?

CONSTANT.- (*secouant la tête*) Comment peux-tu encore en douter.

GERMAINE.- Le révolutionnaire jadis célèbre, Benjamin Constant, épouse une bécasse de Brunswick. Il y a à peine douze ans, le Parlement de Paris apprenait encore tes discours par cœur. (*Elle soupire.*) Comme cela est loin !

CONSTANT.- (*bâille.*) À l'époque, nous étions jeunes.

GERMAINE.- C'est vrai. Tu as vieilli. Moi en revanche, je n'ai jamais été aussi jeune.

CONSTANT.- Comment peux-tu encore ne pas être lassée !...

GERMAINE.- ... lassée d'être jeune ? Jamais ! Mais il faut que je termine la correction de mes épreuves. Si mon nouveau livre ne paraît pas immédiatement, Napoléon va encore trouver le moyen de l'interdire.

CONSTANT.- Et s'il paraît immédiatement, il va encore te chasser de Paris. Ou bien il va enfin te jeter en prison.

GERMAINE.- (*riant*) Enfin.

CONSTANT.- Ça m'est venu du cœur !

GERMAINE.- (*tendre*) Si seulement tu étais un peu plus gentil, moins mal élevé, moins paresseux et moins vaniteux, si seulement tu avais un peu moins de défauts... mais je n'aurais pas pu t'aimer pendant seize ans !

CONSTANT.- (*grave*) Une éternité !

GERMAINE.- Cesse de poser !

CONSTANT.- (*excité*) Nous savions dès le début que notre liaison ne pouvait pas durer une éternité.

GERMAINE.- (*riant*) Que sait-on au début ? (*Elle se remet à travail.*)

CONSTANT.- Comment d'ailleurs, avec cette célèbre romancière, cette éminente pamphlétaire, cette femme au salon politique le plus illustre, pouvait-il être question d'amour éternel ?

GERMAINE.- (*riant*) Le plus illustre en effet.

CONSTANT.- ... cette femme dont toutes les gloires sont encore surpassées par l'une d'entre elles : celle de sa légendaire laideur !

Germaine rit.

(Constant s'énerve) Et pourtant, cette réputation n'est pas méritée. Napoléon, lorsqu'il t'appela la femme la plus laide du monde, aurait-il pu s'imaginer que, même de cela, tu allais tirer profit ?

GERMAINE.- *(avec humilité)* Le peuple m'a confié une place d'autant plus profonde dans son cœur que je suis laide.

CONSTANT.- *(furieux)* Mais tu n'es pas laide ! C'est bien de cela qu'il s'agit !

GERMAINE.- *(avec énergie)* Je ne me laisserai pas départir de ma laideur !

CONSTANT.- *(menaçant)* Voilà que tu élèves encore la voix, Germaine ?

GERMAINE.- *(baissant aussitôt le ton)* Bon, d'accord.

CONSTANT.- *(menaçant)* Mais qu'est-ce donc qui m'insupporte autant en toi ?

GERMAINE.- *(avec douceur)* C'est Madame de Staël qui t'insupporte.

CONSTANT.- Tu sembles l'oublier trop souvent...

GERMAINE.- Laisse-moi le temps de m'en souvenir, je te prie !

CONSTANT.- Je t'en ai laissé le temps pendant seize ans !

GERMAINE.- *(avec douceur)* Si tu continues à te vautrer de la sorte, homme paresseux et dépravé que tu es, ton beau frac sera froissé avant même l'arrivée des invités.

(Constant se relève avec peine.)

Ta belle cravate aussi est de travers !

CONSTANT.- Ah, ces invités !

GERMAINE.- C'est mon premier dîner politique depuis mon retour d'exil. Je ne pensais pas qu'ils accepteraient l'invitation.

CONSTANT.- Comme tu as été une année entière à Coppet et en Allemagne, Paris a eu le temps d'oublier à quel point tu es insupportable !

GERMAINE.- *(sérieuse)* Pourquoi viennent-ils, Ben ?

CONSTANT.- Ils supposent que pendant tout ce temps, tu es devenue raisonnable.

GERMAINE.- C'est tout le contraire, Ben !

CONSTANT.- Et que tu as renoncé à ton combat stupide contre Napoléon.

GERMAINE.- Ils viennent parce que je leur donne l'occasion d'être courageux.

CONSTANT.- Quelle imagination foisonnante !

GERMAINE.- En acceptant mon invitation à dîner, ils expriment leur opposition au despote.

CONSTANT.- Et leur enthousiasme pour ton cuisinier !

GERMAINE.- Je voudrais voir la tête de Napoléon lorsqu'on lui montrera la liste de mes invités ! Ce visage replet et bouffi ! Je n'aurai de cesse que la douleur ne lui redonne une expression humaine !

CONSTANT.- (*devant elle*) Remets-moi ma cravate !

GERMAINE.- Je le déteste d'autant plus aujourd'hui qu'il a combattu jadis pour la liberté. Il ne faut pas qu'il ait le dernier mot, Ben. Sinon cela prouverait que la lutte pour la liberté permet seulement de s'emparer du pouvoir.

CONSTANT.- Ma cravate !

GERMAINE.- (*lui remet sa cravate.*) Nous ne renoncerons pas au combat, Ben.

CONSTANT.- Il faut savoir renoncer à toute lutte désespérée sans pour autant perdre contenance.

GERMAINE.- Lorsque Napoléon s'est lui-même proclamé Empereur, tu disais aussi que c'était une lutte désespérée que de vouloir s'y opposer.

CONSTANT.- Et c'était de fait une lutte désespérée.

GERMAINE.- Souviens-toi de ton discours inoubliable au Parlement !

CONSTANT.- (*avec violence*) Ce discours n'est inoubliable que pour toi...

GERMAINE.- N'est-ce pas suffisant ?

CONSTANT.- ... c'est toi qui en avais rédigé le texte.

GERMAINE.- Oui, nous avons accompli de grandes choses.

CONSTANT.- Tes nombreux départs en exil le prouvent.

GERMAINE.- La grandeur et le succès empruntent des chemins différents. Il faut savoir attendre le moment où ils se rejoignent.

Fruits du néant

Traduit de l'allemand (Autriche)
par Ruth Orthmann et Alexandre Plank

Personnages

GERT

FOSS

ADI

CRESZENZ

LEBRECHT

SOPHIE, *mère de Gert*

KAUS, *proviseur*

LECH, *sentinelle*

GRIES, *commissaire*

WITTE, *conseiller municipal*

DES POLICIERS

UNE SERVEUSE

Le décor représente une ville détruite en pleine reconstruction, située au pied d'une montagne.

Acte I

Scène 1

Gert, Foss, Adi et Creszenz à une table de café.

ADI.- *(de la crème chantilly autour de la bouche)* Des insectes, tu dis ?

FOSS.- *(feuillette des magazines.)* De la vermine. Il faut se réconcilier avec l'idée que l'existence de l'homme est à questionner dans son absurdité et qu'en outre elle est limitée dans le temps. C'est une engeance qui sera exterminée, tout comme nous on extermine la vermine.

ADI.- Votre glace fond, mademoiselle Creszenz.

Creszenz est absorbée dans la contemplation d'une photo.

FOSS.- Malgré toutes ses dénégations, voyez à quel point ce vénéré monsieur Nietzsche était encore et toujours un homme qui disait oui. Ah, nous ne sommes pas des « animaux cultivés », comme il se permettait encore de le rêver, nous sommes pris au contraire dans un processus de décadence que rien ne pourra arrêter. Car si la vermine est exterminée par une espèce qui lui est étrangère – l'homme en l'occurrence – ce dernier extermine sa propre espèce avec d'autant plus de détermination qu'il prend clairement conscience d'être lui-même de la vermine.

CRESZENZ.- Foss, je le reconnaîtrais, n'importe quel visage un peu moche lui ressemble. Mais vous, monsieur Gert ?

ADI.- Comme Gert me sourit sur cette photo –

CRESZENZ.- Vous sourit ? *(Elle compare.)* Mais ce n'est pas monsieur Gert.

ADI.- Dis-lui que c'est toi.

GERT.- *(absent)* Que je suis qui ?

CRESZENZ.- Ben voilà.

ADI.- La photo de la fausse barque à la foire, où on est en train de ramer, toi, moi et Foss.

CRESZENZ.- (*absorbée dans la contemplation de Gert*) Il a un visage tout différent.

ADI.- Dis-lui, Foss, que le visage de Gert c'est pas ses affaires, et qu'elle s'occupe du tien.

FOSS.- Comment le pourrait-elle, alors que même mes propres oreilles s'en détournent avec horreur.

CRESZENZ.- (*absorbée*) Un visage tout différent –

FOSS.- (*à Gert*) Tu l'as séduite avec ta noblesse d'âme, avec ta bouche rêveuse. Tu es tout à fait le genre à se faire pâmer une petite vendeuse. Sans parler de tes mains sensibles ! Moi, si je veux faire peur à quelqu'un, je lui mets brusquement mes doigts sous le nez et je crie : du sang ! Mais en réalité ce beau rouge leur est naturel.

ADI.- Rends-moi la photo.

GERT.- (*pensif*) On ne doit pas se laisser faire. Ça fait longtemps que Rumpf cherche un prétexte pour te renvoyer.

FOSS.- Et si je l'expédiais dans le néant ?

GERT.- (*rit.*) Vraiment ? Comment ?

FOSS.- « Et un vent chaud et inquiétant » passa sur lui. Le grand vent de Nietzsche, qui finira par le pulvériser. Chez Dostoïevski, l'illustre grand maître du nihilisme, on trouve d'autres façons de hisser un usurier à la négation – et le professeur Rumpf est un usurier – ou de faire exercer l'honnête métier de cadavre à une prêteuse sur gage. De toute façon, l'homme va disparaître de cette Terre, et toute la création du monde, œuvre de l'Homme, aura été faite pour des prunes.

ADI.- (*nerveuse*) Nous avons fait connaissance aujourd'hui, mademoiselle, mais il n'est pas pour autant question de se revoir. En réalité, je l'ai fait pour rendre service à Gert, qui de son côté l'a fait pour Foss. Nous appartenons à une certaine classe, Gert et moi, tandis que vous et Foss appartenez à une autre. Ainsi tout est clairement séparé, et je n'exprime pas par là une critique sociale.

CRESZENZ.- (*nullement offensée*) Si vous ne souhaitez pas que la demoiselle trimballe votre photo dans son sac à main, monsieur Gert, on pourrait la déchirer. (*Elle s'apprête à le faire.*)

ADI.- Je vous l'interdis. (*Elle met la photo en sécurité.*)

GERT.- Effectivement, il est comme une prêteuse sur gage, il nous fait chanter avec le gage de notre avenir.

FOSS.- Notre avenir ?

GERT.- Nous, on est conscients de ne pas en avoir. Mais lui, ça le titille, ce sentiment de pouvoir ruiner notre avenir. (*Il boit, animé.*) Que fait-il d'autre en te renvoyant trois mois avant le baccalauréat ?

FOSS.- Avenir ou pas, qu'on se ferme toutes les portes ou qu'on les claque derrière soi : aucune différence.

GERT.- Au fait, qu'est-ce que tu as pensé de Kaus ?

FOSS.- À éradiquer de ce monde pour usage abusif de Friedrich Wilhelm Nietzsche. Je devrais m'en charger.

GERT.- Premièrement, c'est toi qui es en cause. Deuxièmement, tu t'es déjà ouvert les veines, on sait donc que de toute façon, tu n'accordes aucune importance à la vie. Moi, on croit que je lui en accorde. Cela ferait plus d'effet.

FOSS.- (*rit.*) Mais moi, j'ai même un pistolet pour ça. Mon père a juste eu le temps de me le confier avant de quitter la nuit d'ici-bas pour les matins ensoleillés de la folie.

GERT.- Nous non plus, on n'a pas rendu les armes de papa. Je peux déduire de leur présence qu'un jour il a existé pour de vrai. (*Il fait un signe à la serveuse.*) Buvons une autre bière.

ADI.- J'aimerais avoir une autre glace, si tu es d'accord, Gert.

GERT.- Et la demoiselle ?

Creszenz le regarde, muette.

FOSS.- Elle peut rester comme ça des soirées entières, aussi silencieuse que les sombres forêts de ses Alpes. Pourtant je lui ai quasiment appris à

lire et à écrire, et enseigné la philosophie contemporaine. Mais même le pessimisme le plus avide doit renoncer : elle est croyante.

GERT.- Il faut que je voie ça de plus près. (*Il rapproche sa tête de celle de Creszenz.*)

CRESZENZ.- (*sourit.*) Monsieur Gert.

FOSS.- Même la mort de Dieu, ce principe élémentaire de notre siècle, ne lui rentre pas dans le crâne. Au contraire, elle l'imagine à la tête d'une grande économie patriarcale à laquelle elle appartient aussi, modestement, au niveau des régions inférieures. Sans doute frôle-t-elle, comme un animal domestique, les pieds de son trône.

CRESZENZ.- (*à Gert*) Qu'il m'insulte, s'il veut.

FOSS.- Car elle en est persuadée : je serai pendu pour l'avoir séduite. Cela ne lui suffit pas que j'aie été renvoyé à cause d'elle. Elle reste avec moi pour être présente quand je me ferai pendre.

CRESZENZ.- Je serai présente.

FOSS.- Profondes sont les sources de la fidélité.

GERT.- Au moins, elle a ouvert la bouche.

FOSS.- Lors de nos longues soirées silencieuses, je fais d'elle un poème. Parfois je me demande, troublé, si c'est simplement parce qu'il est un poème que l'être humain n'existe pas. Car quand un nouvel être vient au monde, c'est d'abord un poème qui est écrit. Le monde, de son côté, est un poème pour le nouvel être humain. En vieillissant, il lui faut abandonner la poésie, s'appauvrir et devenir irréel. Nous sommes riches tant que nous n'avons pas encore commencé d'exister.

CRESZENZ.- (*à Gert*) Parfois, il continue comme ça sans jamais s'arrêter.

Lebrecht veut passer.

GERT.- Demain à sept heures, Lebrecht. Mise au point de notre mouvement protestataire dans l'affaire Foss.

LEBRECHT.- (*vague*) Compte sur moi. (*Il veut partir.*)

GERT.- C'est la meilleure façon de prouver que tu n'as pas dénoncé Foss.

LEBRECHT.- (*sourit.*) Parce qu'il faut que je le prouve ? Bonne soirée, Foss.

Dans ce cinquième et dernier opus des œuvres choisies de Ferdinand Bruckner, deux pièces interrogent la société européenne d'après-guerre dans une écriture d'une étonnante actualité.

Mme de Staël est en émoi. Son prochain pamphlet dénonçant le despotisme de Napoléon I^{er} est menacé de censure par l'Empereur. Doit-elle se soumettre à l'inexorable et couler des jours heureux en Suisse ou bien risquer de tout perdre en s'accrochant à ses valeurs républicaines ? *Comédie héroïque* est une formidable pièce historique qui voit s'affronter une femme de lettres et un homme de pouvoir, l'idéalisme humaniste à l'opportunisme politique. Au-delà des savoureuses joutes verbales entre l'écrivaine et ses compagnons de route, se déroule sous nos yeux la confrontation d'une femme aux limites éthiques de son engagement politique.

La jeunesse perdue qui hante *Fruits du néant* pense au futur avant de jouer à la roulette russe. Comment, en effet, se construire un avenir lorsque nos aînés ne nous ont laissé en héritage que le vide ? Drogue, haine, meurtre, tous les moyens sont bons pour exorciser les démons du passé nazi de leurs parents. C'est à ce prix que ces jeunes pourront accéder à la rédemption et prendre en main leur avenir. La critique sociale acerbe qui sous-tend ce récit d'un road-trip nihiliste résonne depuis l'Allemagne post-Reich jusqu'aux oreilles de la jeunesse d'aujourd'hui avec autant de vérité.

Traduit de l'allemand (Autriche) par Éric Dortu (*Comédie héroïque*)
et par Ruth Orthmann et Alexandre Plank (*Fruits du néant*).

